

A Douarnenez

Autor(en): **Dubarry, Armand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183196>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Avis d'un vieux praticien genevois à son jeune confrère.

— Vous voulez, dites-vous, pratiquer à Genève, Mais savez-vous, mon cher, ce qu'il faut y savoir ? Vous fûtes, à Paris, un excellent élève, Travailleur assidu, de vos maîtres l'espoir ; Vous avez fréquenté les cours, l'amphithéâtre, Les hôpitaux surtout ; on ne vous voyait pas Courir les bals, le jeu, les cafés, le théâtre. Votre savoir, mûri par un long internat, Reçut le complément de science étrangère Que parent vous donner Berlin et l'Angleterre. Vous savez l'allemand, l'italien, l'anglais ; Même vous connaissez cette nomenclature Qu'un orgueilleux auteur, ennemi du français, En torturant le grec, a su rendre si dure : Mais vous ne savez pas parler le genevois. Comment comprendrez-vous ce mélange barbare De français, de latin, de grec et de patois, Du langage savant dérivé si bizarre.

Le bon sens, il est vrai, parfois vous guidera ; Vous n'hésitez pas quand une bonne femme Viendra vous demander du *sirop magistra*, De l'*huile de Rucin*¹, ou bien un *cataplane*. Vous comprendrez encor *charpi*, *digestion*, *Valérienne*, *érens*², *melize*, *sinapisse*, *Purge*, *saigne*, *opiatre*, *arteuils*, *ostruccion*³, *Elixir* et *potmons*, *alphes*⁴ et *rhumatisse*, Mais qui vous traduira *dairde*, *orbet*, *gachillon*⁵, *Cassin*, *érinière*, *ourles* et *bourillon*⁶ ? Pourrez-vous deviner que l'emplâtre oxycroce A pris en genevois le nom de *cire crose* ?

Ecoutez ce récit ; il s'agit d'un enfant Petit, maigre, chétif et dont l'aspect attristé : — Monsieur, c'est mon garçon qui s'en va *crevotant*, Il a toujours été *femmelin*, *maladiste*, Son sommeil est mauvais à cause du *malet*, Il a beaucoup d'humeurs, du *cra*⁷ tout plein la tête ; J'ai bien peur que *ça soye* une croûte de lait. Il est *gringe* et pâlot ; dans son lit il s'entête A rester d'*à bouchon*⁸, ou bien, s'il veut marcher Il est tout *brélançant* et s'en va de *bisingue*⁹. Le moindre courant d'air suffit pour l'*enroucher*¹⁰, Ensorte que toujours il faut qu'on le *potringue*. Il est tout *achati*¹¹, son sang est *venimeux*, C'est toujours des *mals blancs*, des *dairdes*, des *bouchères*¹² Des *flemmes* dans le cou, de la *piquairne*¹³ aux yeux. Tant qu'à ses dents, il vient de mettre les dernières, Mais il faudrait déjà toutes les arracher. Depuis l'hiver passé, il *rancote* et *toussaille*¹⁴, Enfin le pauvre enfant, hier, pour s'achever, En tombant de son lit s'est *deboité la grille*¹⁵. J'en ai bien soin, pourtant, et je lui donne à boire Des tisanes, du vin, — pas de lait, c'est *bileux* ! J'ai posé sur sa *nique* un grand *évicatoire*¹⁶ Et l'ai *médeciné*¹⁷ que c'en est ruineux.

Une autre vous dira : — Monsieur, je vous en prie, Venez voir mon mari, je crois qu'il va mourir ; Il est tout *oppilé* et le *cœur lui varie*¹⁸, La nuit il *ronchemèle* et ne fait que *toussir*¹⁹,

¹ Ricin. — ² Reins, mélisse. — ³ Opiat, orteuils, obstruction. — ⁴ Aphthes. — ⁵ Dartre, orgelet, diachyturn. — ⁶ Ecchymose, lombago, oreillons, nombril. — ⁷ Pellicules. — ⁸ Couché sur le ventre. — ⁹ De travers. — ¹⁰ Enrouer. — ¹¹ Accablé. — ¹² Herpès labialis. — ¹³ Croûtes ciliaires. — ¹⁴ Accès de ronchus trachéal. — ¹⁵ Luxé la cheville. — ¹⁶ Nuque, vésicatoire. — ¹⁷ Purgé. — ¹⁸ Constipé, avoir des nausées ? ou plutôt des défaillances. — ¹⁹ Ronchus trachéal.

La bile sur ses nerfs est toute répandue (sic). Et dès qu'il a mangé, il faut qu'il *contribue*¹, Il est *enfle* partout, il ne peut *pancher l'eau* Que quand il boit des *grus* avec un *jaïr de veau*², Il *s'ennosse*³ sans cesse et tout ce qu'il avale *Gargote* dans son cou ; depuis deux ou trois jours, Il est *enveloppé*⁴ et sommeille toujours. Tout son mal est venu d'un *rhumatisse mâle*.

Le malade souvent dit son opinion Sur le mal qu'il ressent et sur sa cause occulte. Ecoutez ce discours plein de prétention : — C'est moi, Docteur, qui viens chercher une *consulte* A votre bon secours. Tout mon tempérament (sic) Est *vétilleux*, *pensif*, *bileux* et *sanguinaire* (sic), Je sue et puis j'ai froid dans le même moment : J'en suis sûre, Docteur, j'ai le *ver salulaire*. Pour un rien j'ai le sang en *ébullition*, La nuit je ne dors pas, je tousse *sans arrête*. On m'a déjà donné certaine *portion* Que c'était soi-disant pour me *purger la tête* (sic), On croyait que c'était un vieux *dépôt de lait* (sic), Parce que tous les soirs j'avais la *nervegie*⁵, Mais Monsieur le Docteur voit bien qu'on se trompait Et qu'on n'a pas du tout *counu la maladie* (sic).

Vous êtes étourdi de ce vocabulaire ! Mais ce n'est rien encore, il faut, mon cher confrère, Que vous connaissiez certaine expression Dont le sens élastique à tout paraît s'étendre : Quand un malade a dit : — C'est l'*enflammation* — Il croit avoir tout dit, c'est à vous de comprendre. Ne lui demandez pas, par là, ce qu'il entend, Sa confiance en vous s'affaiblirait d'autant. — C'est une *irruption*, ou bien un *feu de ventre*⁶, Ce sont des *boyaux cuils* — c'est une *cuisson entre* Le ventre et l'estomac. — Ici c'est une *atoux*, Là c'est un ventre *gonfle*. — Un homme prendra peinae A vous développer comment sa *gargataine*⁷ Chaque fois qu'il a bu lui descend dans le cou. — Sa femme vous dira, qu'ayant *ses maladies*, Ses pauvres *estomacs* se sont tout aplaties !

Si, plus tard, le succès, couronnant vos efforts, De nos riches salons, vous ouvre les abords, Les mots auront changé, mais non pas les idées ; Vous les reconnaîtrez, quoique mieux exprimées.

Dr ***

A DOUARNENEZ

par Armand DUBARRY.

I

A une époque où les miracles, les enchantements, les korigans, les teuz, les sorciers étaient aussi nombreux en Bretagne que les menhirs et les dolmens, vivait à Douarnenez un gars de vingt ans nommé Stevan, qui adorait une jolie *penneréz* du village de Kellas, appelée Tinah.

Tinah était la fille d'un riche fermier, Stevan le fils d'un riche poissonnier ; mais Tinah avait encore son père, Antoine Gorou ; Stevan était orphelin.

Fiancés l'un à l'autre, tous deux se fréquentaient comme jeunes gens destinés à être prochainement mari et femme, quoiqu'un événement imprévu fût venu récemment mettre des bâtons dans les roues de leur mariage.

Au commencement de l'année, au moment où le vent soufflé en tempête sur les côtes finistériennes, le bâtiment du vieux Mao, le père de Stevan, s'était perdu sur les roches de

¹ Vomir. — ² Jarret de veau. — ³ S'engouer. — ⁴ Comateux. — ⁵ Névralgie. — ⁶ Eruption, flux de ventre. — ⁷ Pharynx ou luette.

Penmarch avec un chargement de sardines; et comme un malheur n'arrive jamais seul, peu après ce désastre, qui lui enlevait la moitié de sa fortune, le poissonnier avait vu s'effondrer en une nuit, dans un incendie, le reste de son pécule, et il en était mort de chagrin, ne laissant à son fils, pour tout héritage, qu'une barque de pêcheur.

Stevan, qui précédemment passait pour un des bons partis du district de Pont-Croix, était ainsi devenu un parti détestable, au point de vue de l'argent, s'entend, car pour le cœur nul n'était plus riche que lui dans le pays.

Mais le cœur est une chose qu'apprécient peu les gens qui aiment l'argent avant tout, et le père de Tinah était de ceux-là.

Le surlendemain de l'enterrement de Mao, Antoine Gorou avait tenu ce langage à Stevan, qui était venu auprès de lui chercher des consolations :

— Mon gars, te voilà pauvre comme un mendiant, et cela modifie forcément mes projets, pour l'instant du moins. Ton père était un honnête homme, nous étions amis, je t'avais promis ma fille, mais parce que Mao, Dieu ait son âme! avait promis, de son côté, de te donner quatre mille livres de dot, et que tu devais hériter de son bâtiment de cabotage et de son établissement de Douarnenez; aujourd'hui, sa mort et la ruine me dégagent de ma parole. Ecoute-moi, cependant: s'il ne me convient pas de vous laisser, toi et Tinah, comme on dit dans le pays,

Frère les poux de la pauvreté
Sur la poêle de l'amour (1),

je ne refuse point de vous marier. Il suffit, pour cela, que tu me procures les quatre mille livres que ton père devait te donner, de quoi acheter deux ou trois vaches noires et une demi-douzaine de pourceaux dont j'ai besoin à la ferme, et qu'ensuite tu consentes à quitter la mer pour m'aider à exploiter mes champs, car j'ai besoin d'un second. Ce sont là, je l'espère, des conditions raisonnables. Au reste, rien ne presse: tu as vingt ans, ma fille en a dix-huit, vous pouvez attendre l'un et l'autre. Va; cherche avec l'aide de monseigneur Jésus-Christ et de saint Vouga, et quand tu auras trouvé, reviens me demander la *pennerez*; nous dresserons aussitôt la table et nous appellerons les *sonneurs* (les musiciens).

Stevan n'avait pas répliqué; il connaissait Antoine Gorou, il savait qu'il était superflu de discuter avec lui lorsqu'il avait prononcé son *dixi*; il s'était contenté de baisser la tête et de murmurer: « Je chercherai. »

A vingt ans, on ne doute de rien, surtout quand on n'a jamais manqué de rien et qu'on est amoureux. Stevan crut donc tout d'abord qu'il lui serait facile de se procurer les quatre mille livres, les vaches noires et les pourceaux, et il *chercha* en se rappelant ces paroles du divin Rédempteur; souvent citées par le recteur de l'église de Douarnenez, « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. »

Mais il eut beau demander, on ne lui donna rien; il eut beau chercher, il ne trouva rien; il eut beau frapper, on ne lui ouvrit pas.

Cela dura de la sorte pendant quatre mois.

Enfin, perdant patience, il se dit que peut-être le champ de ses recherches était trop limité, et il résolut de l'étendre.

Stevan était un peu sceptique; comme tous les matelots, il avait un culte profond pour la Vierge, mais il riait quand on lui parlait de saint Honoré et de la fontaine de Languengar; de saint Eloi, patron des chevaux (2); de saint Hervé, protecteur des troupeaux lorsqu'on lui offre du beurre frais; de sainte Gertrude, guérisseuse des rhumatismes et des maladies de langueur quand on lui apporte des poulets; de saint Trégaré, dont l'intervention dissipe la surdité et les maux d'oreilles; de saint Didier, qui fait parler les enfants

(1) Textuellement :

Frita lawèn pawrentez,
Var ar billig a garantez.

(2) Autre part, en Italie, par exemple, le patron des chevaux est saint Antoine, et les orfèvres revendiquent saint Eloi; en Bretagne, les rôles sont intervertis.

au berceau; de saint Isidore, qui tue les taupes; de saint Yves, qui fait lever la pâte; de saint Herbot, qui aide à faire le beurre; et il croyait si peu à la puissance des vénérables célébrités du paradis breton, que, six mois avant la mort de son père, il avait donné à une mendicante de Saint-Pol-de-Léon, en pèlerinage à Saint-Nic, un morceau de la robe de saint Guenolé, trois poils de la barbe de saint Corentin, un clou de l'un des sabots de saint Jacut et la moitié d'un ongle de saint Tugdun, reliques qu'il tenait d'une grand'tante très superstitieuse.

La misère, l'anxiété, l'amour, avaient modifié ses idées, et s'il dédaignait toujours les saints, il s'enflammait facilement à la pensée des merveilles opérées par les nains qui dansent, la nuit, sur les landes bretonnes.

Le surnaturel est le mirage des malheureux.

« Non, se disait-il, quand bien même je remplirais ma barque de maquereaux, de merlans, de soles, de turbots, de raies, de morues, de sardines, chaque fois que j'irais pêcher sur les côtes: quand bien même je vendrais régulièrement ma pêche à Landerneau ou à Brest le double de sa valeur, je ne pourrais, en dix ans, amasser les quatre mille livres, les vaches et les pourceaux qu'exige Antoine Gorou. Voilà quatre mois que je travaille sans relâche et je n'ai pu épargner que douze livres, quoique je me sois privé de tout, quoique je n'aie mangé que du pain noir. En suivant le même régime, si tant est que je puisse le suivre, j'économiserai ainsi trente-six livres par an, c'est-à-dire qu'il me faudrait cent trente ans pour me procurer ma dot! C'est trop. »

Convaincu qu'il devait prendre une autre voie pour obtenir Tinah, il résolut de se lancer dans les aventures, et se rendit à Kerlas pour en aviser sa bien-aimée.

Le dimanche de Quasimodo, après la grand'messe, il sortit de Douarnenez la tête remplie de chimères, les nerfs agités, l'œil en feu.

La route était pleine de mendiants montrant leurs plaies, leurs difformités, faisant retentir l'air de plaintes monotones, et demandant un petit morceau de pain, *eur tamic bara*, un petit liard, *eur liardic*.

« Voilà des gens qui sont encore plus désespérés que moi, pensa Stevan; bah! qui sait... ils n'aiment pas, eux!... »

Et comme les mendiants le poursuivaient de leurs cris, le prenant pour un seigneur parce qu'il avait des souliers, une veste propre et des braies non rapiécées, il leur distribua deux sous en liards et passa.

Au moment où il traversait Plouaré, à un quart de lieue de Douarnenez, il vit un affreux chat noir qui s'appretait à dévorer un rouge-gorge qu'il avait surpris becquetant au pied d'un pommier.

D'un coup de son penn-baz, il mit le chat en fuite et dégagea l'oiseau.

— Cher petit être du bon Dieu, dit-il en le mettant dans sa main et en l'embrassant, tu ne fais de mal à personne, tu aimes et tu chantes: reprends ta liberté.

Le rouge-gorge secoua ses ailes meurtries, sur lesquelles les dents du chat avaient fait jaillir deux gouttelettes de sang, leva sa petite tête vers son sauveur comme pour le remercier, frétila et s'envola par-dessus le joli clocher de l'église de Plouaré, le plus lesté et le plus élégant de Bretagne.

Stevan le regarda s'éloigner, raffermi son chapeau sur sa tête et continua son chemin.

Avril commençait; le ciel était bleu, le soleil doux, la campagne verte.

Stevan marchait d'un bon pas: il eut bientôt quitté les bruyères sablonneuses qui bordent le fond de la baie de Douarnenez, et s'enfonça dans un sentier ombreux et désert où l'on n'entendait que les sérénades des fauvettes, des bergeronnettes, des merles et des pies-grièches.

(A suivre.)

L. MONNET.